

JOSÉ ÁNGEL VALENTE

Né en 1929 à Orense (Galice), mort à Genève en 2000, José Ángel Valente est l'une des voix majeures de la poésie espagnole contemporaine. Plusieurs de ses livres sont aujourd'hui disponibles en français, traduits pour la plupart par Jacques Ancet aux éditions Corti. Trois leçons de ténèbres, suivi de Mandorle et de L'Éclat figurent au catalogue de la collection « Poésie » / Gallimard. José Ángel Valente fut accueilli dans Europe dès 1956, puis à plusieurs reprises ensuite. Le texte et les deux poèmes que l'on pourra redécouvrir ici, furent publiés dans le n° 401-402 d'Europe (septembre-octobre 1962). Cette livraison de la revue comportait un dossier sur Miguel Hernández et proposait en outre des traductions de dix-sept poètes espagnols, parmi lesquels Vicente Aleixandre, Gabriel Celaya, José Agustín Goytisolo, Rafael Alberti et Jaime Gil de Biedma.

Je suis né en 1929 à Orense. J'ai passé mon enfance et mon adolescence dans cette province de Galice. En 1946, j'ai commencé des études de droit à Santiago de Compostelle, que je ne poursuivis pas. J'ai passé là un an. Puis j'allai à Madrid, où je commençai à collaborer à quelques revues littéraires. En 1953, j'obtins ma licence de Lettres et je me mariaï. Depuis, j'ai vécu à Oxford ; puis à Genève où je me trouve actuellement. J'ai trois enfants. J'ai publié deux livres : *En manière d'espoir* (1955, Prix Adonais 1954), *Poèmes à Lazare* (1960, Prix de la Critique 1960).

J'écris de la poésie parce que l'acte poétique m'offre une voie d'accès, pour moi irremplaçable, à la réalité. Peut-être en conclura-t-on facilement que je considère la poésie d'abord comme connaissance et ensuite seulement comme communication. Bien entendu, il ne me viendrait pas à l'idée d'exclure ce dernier élément ou de minimiser sa valeur. Je pense, pourtant, que ce n'est pas la communication qui entraîne en premier lieu l'opération poétique. La poésie opère sur l'immense terrain de la réalité éprouvée, mais non connue. Le poète ne dispose pas d'avance d'un contenu de réalité qu'il se propose de transmettre, puisque ce contenu de réalité n'est pleinement connu que dans la mesure où il parvient à exister dans le poème. C'est ce dernier qui nous permet d'identifier, c'est-à-dire, de connaître dans sa réalité profonde, le matériel d'expérience sur lequel nous avons travaillé. Dans la mesure où la poésie connaît la réalité, elle

l'ordonne, et dans la mesure où elle l'ordonne, elle la justifie. À ces trois stades se situe, selon moi, le triple engagement intellectuel, esthétique et moral de la poésie envers la réalité. Il n'est pas de grande poésie ni d'autre genre d'art supérieur sans cet engagement profond. Dans ce sens précis, et non dans un autre, je crois aussi que tout art grand est par nature un art réaliste. Une des véritables trouvailles des théoriciens modernes du réalisme a été, soit dit en passant, de ne pas se présenter comme une école d'invention récente, mais comme des dépositaires de tout l'art grand du passé, de la tragédie grecque à la *Comédie humaine*.

L'ADIEU

Il entra et se pencha pour l'embrasser
parce que d'elle il recevait la force.

(La femme le regardait sans répondre.)

Il y avait un miroir humide
qui vaguement imitait la vie.
Il serra sa cravate,
son cœur,
avala un café délavé et trouble,
expliqua ses projets
pour aujourd'hui,
ses rêves pour hier et ses désirs
pour jamais.

(Elle le contemplait en silence.)

Il parla de nouveau. Il rappela la lutte
de tant de jours et l'amour
passé. La vie est une chose inespérée,
dit-il. (Plus fragiles que jamais les paroles.)
À la fin il se tut devant le silence de la femme,
s'approcha de ses lèvres
et pleura simplement sur
ces lèvres, désormais pour toujours sans réponse.

(*En manière d'espoir*, 1954).

LE PÉCHÉ

Le péché naissait
comme d'une noire neige
de mystérieuses plumes qui étouffaient
le sombre grincement
de l'occasion et de l'endroit.

Il coulait goutte à goutte
haletant tristement
sur la paroi du repentir
au milieu des troubles caresses
de l'homosexualité ou du pardon.

Le péché était l'unique
objet de la vie.

Tuteur inique de mains aux yeux cernés
et d'humides adolescents pendus
dans le grenier de la mémoire morte.

(Inédit).

Traduit de l'espagnol par Robert Marrast